

II - Une nuit dans la pineraie

vendredi 3 novembre 2023, par [Paul Jeanzé](#)

De Bleynard, l'après-midi, bien qu'il fût tard déjà, je partis à l'assaut d'un coin de la Lozère. Un chemin de charroi pierreux, mal délimité, guida ma marche. Je rencontrai au moins une demi-douzaine de chariots attelés de bœufs qui descendaient des bois, chargés chacun d'un pin entier pour le chauffage d'hiver. À la cime des arbres, qui ne s'élevaient pas bien haut sur ce versant glacé, je pris à droite une piste sous les pins jusqu'à un vallon de sol herbeux où un ruisseau se déversait comme une gouttière entre quelques pierres me fit office de fontaine. « Dans une retraite ombragée et plus retirée... que ne hantaient plus ni nymphes, ni faunes. » Bien que jeunes encore, les arbres s'étaient développés fort touffus autour de la clairière. Il n'y avait point d'échappée, sauf vers le nord-est sur la crête de lointaines collines ou droit là-haut, vers le ciel. Le campement se trouvait au rados et secret comme une chambre. Sur le temps que j'avais fait mes préparatifs et donné à manger à Modestine, le jour déjà commençait de décliner. Je me bouclai jusqu'aux genoux dans mon sac et fis un copieux repas. Aussitôt le coucher du soleil, j'enfonçai ma casquette jusqu'à mes yeux et tombai endormi.

La nuit est un temps de mortelle monotonie sous un toit ; en plein air, par contre, elle s'écoule, légère parmi les astres et la rosée et les parfums. Les heures y sont marquées par les changements sur le visage de la nature. Ce qui ressemble à une mort momentanée aux gens qu'étouffent murs et rideaux n'est qu'un sommeil sans pesanteur et vivant pour qui dort en plein champ. La nuit entière il peut entendre la nature respirer à souffles profonds et libres. Même, lorsqu'elle se repose, elle remue et sourit et il y a une heure émouvante ignorée par ceux qui habitent les maisons : lorsqu'une impression de réveil passe au large sur l'hémisphère endormi et qu'au-dehors tout le reste du monde se lève. C'est alors que le coq chante pour la première fois. Il n'annonce point l'aurore en ce moment, mais comme un guetteur vigilant, il accélère le cours de la nuit. Le bétail s'éveille dans les prés ; les moutons déjeunent dans la rosée au versant des collines et se meuvent parmi les fougères, vers un nouveau pâturage. Et les chemineaux qui se sont couchés avec les poules ouvrent leurs yeux embrumés et contemplent la magnificence de la nuit.

Par quelle suggestion informulée, par quel délicat contact de la nature, tous ces dormeurs sont-ils rappelés, vers la même heure, à la vie ? Est-ce que les étoiles versent sur eux une influence ? ou participons-nous d'un frisson de la terre maternelle sous nos corps au repos ? Même les bergers ou les vieilles gens de la campagne qui sont les plus profondément initiés à ces mystères n'essaient pas de conjecturer la signification ou le dessein de cette résurrection nocturne. Vers deux heures du matin, déclarent-ils, les êtres bougent de place. Et ils n'en savent pas plus et ne cherchent pas plus avant. Du moins est-ce un agréable hasard. Nous ne sommes troublés dans notre sommeil, comme le voluptueux Montaigne « qu'afin de le pouvoir mieux savourer et plus à fond ». Nous avons un instant pour lever les yeux vers les étoiles. Et c'est, pour certaines intelligences, une réelle jouissance de penser que nous partageons cette impulsion avec toutes les créatures qui sont dehors dans notre voisinage, que nous nous sommes évadés de l'embastillement de la civilisation et que nous sommes devenus de véritables et braves créatures et des ouailles du troupeau de la nature.

Lorsque cette heure arriva pour moi dans la pineraie, j'ouvris les yeux, mourant de soif. Mon gobelet se trouvait sous ma main, à demi plein d'eau. Je le vidai d'un trait et me sentant bien éveillé après cette froide aspersion interne, je m'installai sur mon séant afin de rouler une cigarette. Les étoiles étaient claires, vives et pareilles à des bijoux, nullement glacées. Une faible buée d'argent

embrumait la voie lactée. Autour de moi les cimes noires des pins se dressaient immobiles. Par la blancheur du bât, je pouvais apercevoir Modestine, tournant et tournant sans cesse, à longueur de son attache. Je pouvais l'entendre tondre d'une langue persévérante le gazon. Pas d'autre bruit, sinon le tranquille, l'intraduisible murmure du ruisseau sur les pierres. J'étais paresseusement étendu à fumer et à m'émerveiller de la couleur du ciel, comme nous nommons le vide de l'espace. Il s'y découvrait un gris rougeâtre derrière les pins jusqu'à l'endroit où apparaissait un vernis d'un noir bleuté entre les étoiles. Comme pour ressembler mieux à un colporteur, je portais une bague d'argent, je pouvais la voir briller doucement, lorsque je levais ou abaissais ma cigarette et, à chaque bouffée de fumée, l'intérieur de ma main s'éclairait et je devenais, pendant une seconde, la plus intense lumière du site.

Une brise molle, ressemblant davantage à une fraîcheur mouvante qu'à une poussée de vent balayait de haut en bas, par instants, la clairière. En sorte que dans ma vaste chambre l'air se renouvelait la nuit entière. Je pensai avec dégoût à l'auberge de Chasseradès et aux bonnets de coton rassemblés, avec dégoût aux équipées nocturnes des employés et des étudiants, aux théâtres surchauffés, aux passe-partout et aux chambres closes. Je n'avais pas souvent éprouvé plus sereine possession de moi-même, ni senti plus d'indépendance à l'endroit des contingences matérielles. Le monde extérieur de qui nous défendons dans nos demeures semblait somme toute un endroit délicieusement habitable. Chaque nuit, un lit y était préparé, eût-on dit, pour attendre l'homme dans les champs où Dieu tient maison ouverte. Je songeais que j'avais redécouvert une de ces vérités qui sont révélées aux sauvages et qui se dérobent aux économistes. Du moins, avais-je découvert pour moi une volupté nouvelle. Et pourtant, alors même que je m'exaltais dans ma solitude, je pris conscience d'un manque singulier. Je souhaitais une compagne qui s'allongerait près de moi au clair des étoiles, silencieuse et immobile, mais dont la main ne cesserait de toucher la mienne. Car il existe une camaraderie plus reposante même que la solitude et qui, bien comprise, est la solitude portée à son point de perfection. Et vivre à la belle étoile avec la femme que l'on aime est de toutes les vies la plus totale et la plus libre.

Tandis que j'étais ainsi partagé entre contentement et désir, un faible bruit se glissa jusqu'à moi à travers les sapins. Je crus d'abord à un chant de coq ou à un aboiement de chien dans quelque ferme lointaine. Puis, rapidement et graduellement le bruit se précisa à mes oreilles jusqu'au moment où je pris conscience qu'un passant marchait tout contre sur la grand-route de la vallée et chantait à gorge déployée, chemin faisant. Il y avait plus de bonne volonté que de grâce dans l'exécution de l'inconnu, mais il chantait à plein cœur et le son de sa voix se répercutait au flanc des montagnes et agitait l'air dans les gorges feuillues. J'ai écouté passer des gens pendant la nuit dans des villes endormies ; certains chantaient, un, de qui je me souviens, jouait, à grand souffle, de la cornemuse. J'ai écouté le grincement d'un chariot ou d'une voiture s'élever tout à coup après des heures de silence et passer durant quelques minutes, dans le domaine restreint de mon ouïe, alors que j'étais couché. Du romanesque gît autour de ce qui est loin durant les heures de ténèbres et nous essayons, dans une sorte de fièvre, d'en deviner la signification. Ici le romanesque était double : d'une part, ce gai passant, allumé intérieurement par le vin, qui lançait, au ciel, sa voix et son refrain dans la nuit ; puis, d'autre part, moi-même sanglé dans mon sac et solitaire sous le couvert des pins, qui envoyait ma fumée entre quatre et cinq mille pieds aux étoiles.

Quand je m'éveillai de nouveau (dimanche 29 septembre) beaucoup d'étoiles avaient disparu. Seules les plus éclatantes compagnes de la nuit brûlaient toujours visibles au-dessus de ma tête. Au loin, vers l'est, j'aperçus une mince brume lumineuse sur l'horizon, comme il en avait été pour la voie lactée, lorsque je m'étais éveillé la fois d'avant. Le jour était proche. J'allumai ma lanterne et, à sa lueur larvée, je me chaussai et boutonnai mes houseaux, puis je cassai un peu de pain pour Modestine, emplis ma gourde à la fontaine et allumai ma lampe à alcool pour me faire bouillir un peu de chocolat. Le brouillard bleuâtre s'étendait dans le vallon où j'avais si agréablement dormi.

Bientôt, une large bande orange, nuancée d'or, enveloppa le faite des monts du Vivarais. Une grave joie posséda mon âme devant cette graduelle et aimable venue du jour. J'entendis le ruisselet avec plaisir. Je cherchai autour de moi quelque chose de beau et d'imprévu. Mais les pins sombres immobiles, la clairière déserte, l'ânesse qui broutait restèrent sans métamorphose. Rien n'était changé sinon la lumière et, en vérité, elle épandait tout un flot de vie et de paix animée et me plongeait dans une étrange jubilation.

Je bus mon chocolat à l'eau. S'il n'était pas onctueux, il était chaud et je vaguai, çà et là, en haut et en bas, autour de la clairière. Tandis que je lambinais ainsi, une brusque saute de vent, aussi prolongée qu'un gros soupir, se rua directement du poste du matin. Elle était glaciale et me fit éternuer. Les arbres proches agitaient leurs panaches obscurs à son passage et je pouvais discerner les minces aiguilles lointaines au long de l'arête de la montagne se balancer longuement çà et là contre l'est doré. Dix minutes après la lumière du soleil inondait au galop le flanc des collines, éparpillant ombres et lumières. Le jour était tout à fait venu.

Je me hâtai de préparer mon paquetage et d'aborder la roide montée qui s'étendait devant moi ; mais une idée me trottait par la tête. Ce n'était pas uniquement une fantaisie, pourtant une fantaisie est quelquefois importune. J'avais été très hospitalièrement reçu et ponctuellement servi dans mon vert caravansérail. La chambre était aérée, l'eau excellente et l'aurore m'avait appelé à l'heure voulue. Je ne parle pas de la décoration de l'inimitable plafond, non plus que de la vue que j'avais de mes fenêtres. Mais j'avais le sentiment d'être en quelque manière le débiteur de quelqu'un pour toute cette généreuse réception. Aussi me plut-il, en façon de demi-plaisanterie, d'abandonner en partant quelques pièces de monnaie sur le sol, jusqu'à ce qu'il y en eût de quoi payer mon logement de la nuit. J'espère que cet argent n'est point tombé entre les mains de quelque vulgaire et riche roulier.